

# DEUX MOULES FRITES, SVP !

*Propos sur une Diagonale de France*

par Gilbert JACCON

« Une Diagonale, c'est dans la tête ! » disent souvent nos Anciens<sup>1</sup>. Si je me contentais jusqu'alors de répéter cette sentence sans trop savoir en mesurer la véracité, j'ai pris conscience dans les semaines qui ont précédé notre départ de Menton et tout au long des cinq journées de notre cheminement vers Dunkerque - et de mes nombreuses périodes d'insomnie - que ma tête avait beaucoup plus « pédalé »<sup>2</sup> que lors de mes quinze Diagonales précédentes réunies. Je n'avais jamais jusqu'alors douté du succès de mes entreprises, depuis ce mois de mai 1994, lorsque j'avais quitté Menton vers Hendaye, avec trois complices montpelliérains, ouvrant ce jour-là, sans le savoir, une laborieuse chasse au Super Palmarès.<sup>3</sup>

L'expérience n'est pas toujours d'une grande utilité. Sinon pour mieux évaluer les difficultés d'une entreprise et pour s'inquiéter de sa réussite quand les forces physiques ne sont plus tout à fait ce qu'elles étaient. Bref, je n'étais pas du tout sûr de moi en quittant mon appartement beunois pour aller prendre le TGV qui devait nous conduire au pays des agrumes et du rouget grillé, avec Bernard Faivre, mon complice de sept Diagonales et de deux Paris-Brest-Paris.



Heureusement qu'il était à mes côtés, Bernard ! Sa forme a été remarquable, sa bonne humeur inaltérable, sa confiance dans notre réussite inébranlable et sa volonté de vaincre un vicieux vent du Nord inépuisable. J'arrêterai là mes compliments et mes remerciements car mon compère est un modeste. C'est aussi un grand silencieux qui garde pour lui ses états d'âme. Son épouse Bernadette avoue volontiers qu'elle ne parvient pas toujours à savoir « *ce que Bernard en pense* » ! Je ne pourrai donc pas vous faire part de ses réflexions.

Les digressions qui parcourent cette narration sont donc bien issues de ma propre cervelle et j'en assume, bien évidemment, l'entière responsabilité.

*5 septembre 2004 à l'aube, après Aspres-sur-Buech*

*Le duo : Gilbert à gauche, Bernard à droite (cliché : Robert Isoard)*

Au verso de cette première page, le lecteur trouvera la nature de notre randonnée dans une présentation cartographique et numérique (moyennes journalières de la distance et de la dénivellation cumulée mesurées avec nos compteurs et altimètres respectifs, au cours de chacune des cinq étapes). Ce document résume les aspects techniques de cette Diagonale de France, à laquelle Marc Hehn, Grand Maître FFCT de ces pédalées au long cours, décida d'accorder le label **04180**. Ce chiffre signifie que 179 projets lui furent présentés avant le nôtre pour cette année 2004. Nous n'étions donc pas les seuls à nous lancer dans de telles aventures, d'autant plus qu'une centaine de retardataires encore pourraient bien avoir suivi notre exemple.

**Bonne lecture...**

---

<sup>1</sup> arriverai-je un jour à me convaincre que je suis, moi-aussi, un Ancien ? À 66 berges, si ce n'est déjà fait, l'heure est toute proche...

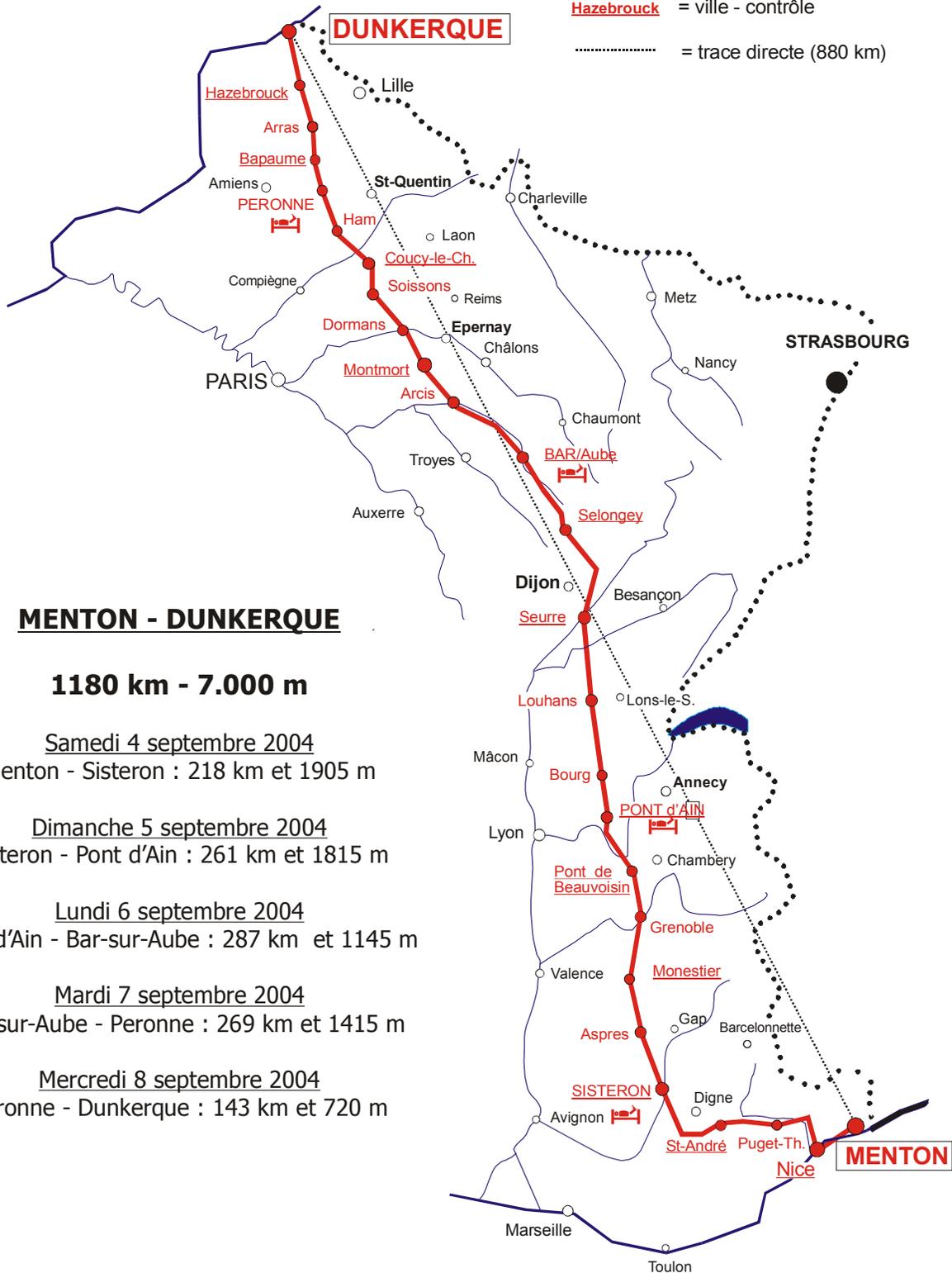
<sup>2</sup> parfois « dans la semoule »...

<sup>3</sup> attribué à ceux (moins d'une cinquantaine à ce jour) ayant réussi les 9 Diagonales de France dans les deux sens.

# Diagonale 04180

## Légende

- BAR/Aube** = ville - étape
-  **Hazebrouck** = ville - contrôle
- ..... = trace directe (880 km)



## Vendredi 3 septembre

### Descente en TGV et fantaisies SNCF...

Cette journée, très ensoleillée et à la limite de la canicule, s'est parfaitement passée.

Déposés par mon épouse Eliane en gare de Chalon-sur Saône vers 10h00, nous avons pris le TGV à 10h38, avec randonneuses et bagages et nous en sommes descendus en gare de Nice, 5h15' plus tard, à l'heure prévue. Nous avons pu embarquer sans obstacle dans le TER de 16h35 pour Menton, train pourtant interdit aux vélos... Mais les interdictions de nos jours...

Premier kilomètre à vélo pour rejoindre l'hôtel Mondial, situé très exactement en face du Commissariat Central de la Police, point de départ de notre cheminement vers le nord. Jenifer, la réceptionniste et provisoirement promue chef car ses patrons ont décidé de prendre trois jours de congés (« *Les premiers depuis l'hiver car eux n'ont pas de RTT!* ») nous accueille fort aimablement, nous autorise à entreposer nos randonneuses dans l'entrée de la cafétéria (« *fermée pour trois jours car les patrons...* »), nous octroie une immense chambre à deux lits (« *malheureusement sur la rue, assez passagère* »), nous suggère d'aller dîner au Balico, sur la place aux Herbes dans la vieille ville (« *le meilleur rapport qualité/prix de la ville et n'oubliez pas de dire que vous venez de la part de Jenifer* ») et enfin nous prélève 65 € (« *les petits déjeuners sont compris...* »), somme qui n'est pas donnée si l'on considère l'état très vétuste de l'établissement, mais peut paraître raisonnable en regard du standing de cette cité chic et cosmopolite.

Tellement hétéroclite d'ailleurs qu'il me semble bien que toutes les langues d'Europe se parlent à la terrasse du Balico où il ne reste plus une table de libre. On se salue fort civilement entre Anglaises enchapeautées qui paraissent sortir directement de l'Orient-Express et des griffes d'Hercule Poirot, on guttore à courtes rafales entre Allemands embermudés, on fait beaucoup de tintamarre et on rit beaucoup entre Italiens engominés,... Bref, le spectacle est fort intéressant à contempler, tandis que nous dégustons une salade au chèvre chaud, une lasagne au four et une glace. Le service est effectué par quatre ou cinq garçons en short qui semblent arriver de la plage et d'une manière totalement désordonnée... Un vrai foutoir ! Comme nous nous étions recommandés de Jenifer, son « homme » (qui fait partie des garçons, ce qui nous éclaire sur les chaudes recommandations de la donzelle) nous apporte, avec une addition assez élevée, deux petits verres d'un drôle de digestif à base de citron. J'en ai perdu le nom, mais, peu importe, puisque je ne retournerai pas en acheter une bouteille...

Au retour, nous flânonnons dans les rues de la vieille ville. Une foule de touristes y vadrouille car beaucoup de boutiques sont encore ouvertes. Dans la rue Patourneaux, la circulation est intense et rugissante. Le commissariat est déjà fermé et la vitesse ne semble plus être limitée à cette heure qui n'est pourtant pas tardive...

Le plus difficile désormais est de trouver le sommeil. Pas seulement à cause de la circulation qui nous agresse par les claies des vieux volets de bois (impossible de fermer la fenêtre car il fait encore chaud, très chaud...), mais aussi en raison d'une angoisse qui me prend la tête : comment vais-je négocier cette Diagonale ? Et d'abord cette journée de demain, que l'on annonce très chaude, voire caniculaire ? Avec un parcours que je pressens difficile, d'abord urbain et plein de voitures, puis montagneux avec un col à plus de 1.100m. Une étape de 220 km avec un départ retardé à 9h00 pour pouvoir disposer de la matinée du mercredi. Je la pédale une fois, dix fois dans ma tête cette étape. Je slalome entre les décapotables sur la promenade des Anglais, je rame à 12 à l'heure pour remonter cette vallée du Var contre ces rafales de cet infernal vent du nord, je ruisselle de sueur dans les longues rampes du col de Toutes Aures... Le restaurant de l'hôtel Ibis de Sisteron ferme à 22 heures. Y serons-nous à temps ?

Un léger ronflement à mon côté me tire de ces funestes pressentiments. Bernard s'est endormi, paisiblement. Et sa sérénité me rassure... car sil pédale dans sa tête, lui, il le fait en souplesse !

## Ah, la SNCF !

Comme à la dixième ascension de Toutes Aures, je commençais à en avoir vraiment marre, je me suis résolu à « compter les moutons » en faisant l'inventaire de mes montées d'adrénaline survenues au cours de cette journée presque exclusivement consacrée à notre célèbre compagnie nationale. Moi, je suis comme ça. Râler un bon coup, même dans ma tête pour moi tout seul, ça me défoule... et souvent, ça m'endort.

« Monsieur le PDG de la SNCF, êtes-vous bien au fait de ce qui suit ? »

1) Si je reconnais volontiers que c'est une grande chance pour nous d'avoir un TGV quotidien, direct de Dijon jusqu'à Nice, équipé d'un compartiment à vélos, j'ai quelque peine à comprendre pourquoi cette « *faveur accordée aux cyclistes* » n'est pas accordée les week-ends et jours fériés... c'est-à-dire précisément les jours où les cyclistes prennent le train pour aller faire une randonnée ?

2) Les bâtiments de la gare de Chalon se situant à l'est des rails, c'est-à-dire du côté de la voie qui « descend vers Marseille », je m'étais persuadé (oui, je sais, il faut être idiot pour croire à une logique SNCF !) que nous n'aurions pas à emprunter un passage souterrain et ces infâmes escaliers fort pentus qui conduisent aux quais. Et bien non, c'eût été trop simple et le chef de cette gare connaît parfaitement la règle de l'emmerdement maximum et du plus compliqué possible. Alors, il aiguille le TGV vers le quai numéro 2, se moquant complètement de mon dos fragile, prêt à exploser à la moindre torsion. J'ai beaucoup rouspété en hissant ma randonneuse jusqu'au quai et je lui aurais bien fait savoir ce que j'en pensais au galonné SNCF. Mais le lâche s'est bien gardé de montrer son képi et de venir expliquer les raisons pour lesquelles il laisse libre le quai n°1, pourtant directement accessible...

3) La voiture 17, dans lequel nous devons trouver les fauteuils 31 et 32, ainsi que le compartiment pour les vélos, comme nos billets en témoignaient... ne comporte pas de compartiment pour les vélos ! Tandis que Bernard s'installait à nos places réservées dans cette voiture, tout en surveillant de loin nos compagnes abandonnées dans le soufflet, j'ai foncé jusqu'au wagon-bar à la recherche du contrôleur. Bingo ! Ils étaient bien là, occupés à siroter un café. Ils, car ils étaient trois. Deux mecs et une fille, assez mignonne, qui n'a pas trop de deux gardes du corps pour la défendre. Je me suis bien évidemment adressé à elle afin qu'elle m'indiquât l'emplacement de ce mystérieux compartiment. Le regard de la belle se troubla car, de toute évidence, elle ne le savait pas davantage que moi. Heureusement, le plus petit des deux fonctionnaires m'expliqua que si « *les quatre sièges réservés aux cyclistes qui voyagent avec leurs vélos se trouvent bien à une extrémité du wagon 17, le petit réduit pour les vélos, se trouve tout à fait à l'autre bout de la voiture 18, juste derrière la salle de pilotage du train* » ! Mais bien sûr ! Ce serait trop simple de placer le cycliste au plus près de sa machine afin qu'il puisse la surveiller ! C'est beaucoup mieux comme ça, à quarante mètres de distance, afin que n'importe quel loubard puisse crever un pneu ou piquer un compteur, histoire de se distraire...



**Bernard en gare de Nice**

4) J'ai quand même résolu une énigme durant ce voyage. Je me demandais pourquoi je me voyais octroyé presque toujours (disons 9 fois sur 10) un siège « à reculons ». Et, moi, j'ai horreur de tourner le dos au sens de la marche. C'est donc sans surprise, et déjà résigné, que j'ai quitté Chalon « en marche arrière » à la place 31. Mais j'ai pris ma revanche à Marseille... où le TGV repart en sens inverse ! Enfin revanche si l'on veut car la voiture s'était en grande partie vidée dans la capitale phocéenne et de nombreux sièges vides roulaient « dans le bons sens ». Nous en profitâmes donc pour passer du côté sud et nous remplir les yeux des merveilleux paysages de la corniche de l'Estérel.

5) Le TER de Cannes à Ventimille ne comporte pas de compartiment spécial pour les bicyclettes. Il est donc interdit aux vélos. Et pourtant les nombreux promeneurs qui utilisent leur bicyclette pour circuler dans cette région, sont des clients potentiels. Certes, d'autres trains sont accessibles, mais pourquoi pas ce tortillard ? Heureusement, même le contrôleur ne s'est pas étonné de nous y voir embarquer....

## Samedi 4 septembre L'enfer dans Toutes Aures...

Nous quittons Menton à 8h30, précises. Avec une demi-heure d'avance sur notre road book, pour nous donner une meilleure chance de trouver encore un restaurant ouvert à Sisteron. Comme nous trichons rarement, et jamais avec nous-mêmes, nous avons répondu au sympathique - et même admiratif, quoiqu'un tantinet perplexe - fonctionnaire de service qui nous posait la question<sup>4</sup>, d'inscrire précisément cette heure-là sur nos carnets de route.

Comme prévu, et redouté, la chaleur est déjà forte. Nous prenons une violente suée dès le « coup de cul » de Cap-Martin, à la sortie de la ville. J'avais choisi la basse Corniche malgré son trafic intense et ses pièges circulatoires dans le secteur de Monaco, car la dénivellation du jour suffisait à notre peine.



Beaucoup de monde, de pétarades, de gaz puants, d'agitation. Pas terrible tout ça, mais nous le savions.

Comme je le craignais, je me paume dans la Cité Princièrè et j'emmène Bernard pour un tour du stade Louis II dont nous nous serions bien passés !

À l'inverse de ce que je redoutais, nous traversons Nice, avec la plus grande facilité par la piste cyclable de la Promenade des Anglais, pas trop encombrée en cette brûlante matinée, plus propice à se dorer sur la plage, fut-elle de méchants galets !

Comme je le pressentais, la longue remontée de la vallée jusqu'au Plan-du-Var fut très désagréable, même avec une inattendue brise arrière. Vraiment de quoi prendre sa retraite de diagonaliste !

Premier arrêt pique-nique, quelques hectomètres avant Le Plan-du-Var. Nous faisons nos courses dans un « Proxi » de poche, perdu dans la nature et dans la poussière, mais assez achalandé pour que nous y trouvions l'indispensable pour recharger nos estomacs. Encas expédié en une trentaine de minutes. La chaleur nous suffoque. Il fait meilleur sur le vélo.



Nouvel arrêt à Puget-Théniers dans un petit bar-restaurant, l'Oustalet, situé près de la gare du train des Pignes. Nous nous y noyons dans la Badoit... Moment de bonheur après cette halte, dans un secteur bien ombragé entre Puget et Entrevaux. Ah ! Comme nos arrières grands-pères avaient eu raison de planter des platanes au bord des routes de France ! Ouh ! Comme il est insensé de les avoir coupés presque partout sous le fallacieux prétexte que quelques fous du volant venait y fracasser leurs cercueils à roulettes !

Après l'agréable impression de fraîcheur, la fournaise me paraît décuplée. J'étouffe quand nous abordons les premières rampes de Toutes Aures. Rampes est d'ailleurs un bien grand mot car la pente ne dépasse jamais 6%. J'essaie de suivre le rythme de Bernard qui n'est pourtant pas élevé, car il

se rend bien compte que je suis « dans le cirage ». Je m'arrête après deux kilomètres, près d'un tout petit bassin où stagne une eau verdâtre. J'écarte les nombreux insectes qui, comme moi, essaient de trouver un peu de mieux-être dans cette chaudière, et je m'inonde de cette soupe de bactéries qui a le seul avantage

---

<sup>4</sup> « Qu'est-ce que je vous mets comme heure ? »

d'être un peu plus fraîche que le jus de mon bidon. Bernard me regarde avec inquiétude car ma pâleur est grande et ma fatigue extrême. Je repars comme un somnambule, avec un seul objectif en tête : atteindre le village de Rouaine, deux kilomètres devant. Je sais qu'il y a un bistrot. J'y avais cassé la croûte avec mon pote Jean-Pierre, il y a une dizaine d'années. Et je ne veux pas imaginer qu'il puisse être fermé...

Il ne l'est pas. Bernard s'y précipite pour commander une « grande Vichy », pendant que je me douche des pieds à la tête à l'eau fraîche et pure d'une fontaine. Un bon quart d'heure plus tard, douché une seconde fois et l'estomac saturé de liquide et de bulles, je me lance à l'assaut des 7 derniers kilomètres, heureusement pour moi, moins pentus que les premiers. Il ne m'est pas arrivé souvent dans ma carrière de cyclo d'escalader une pente à 4% avec un braquet de moins de 2,5 mètres. Je ne peux pourtant rien faire d'autre aujourd'hui. Bernard, qui connaît parfaitement la « musique », est resté quelques hectomètres derrière moi et garde ses distances. Quand un copain est en difficulté, la meilleure solution est de le laisser rouler seul, devant à son allure. Pour lui donner confiance (« *Je ne vais pas si mal... puisqu'il ne revient pas* » s'auto persuade le premier) et rester en surveillance.

Ce soutien psychologique, la douche fraîche, les sels du Vichy, les secteurs de faux-plat, les souffles d'air moins brûlants avec l'altitude, me permettent de retrouver un peu de forces au fil des hectomètres. Et quand la tête va mieux, les kilomètres raccourcissent... J'atteins enfin le sommet de ce minable col de 1.120m d'altitude, dont l'ascension restera pour moi l'un des pires calvaires de toute ma carrière cyclotouristique ! Un cauchemar... et un choc psychologique. Comment vais-je m'en remettre ?

Le reste de cette première étape a été pour moi une lente résurrection, le plus souvent dans la roue de Bernard, puissante et imperturbable locomotive, qui, lentement mais sûrement, s'assurant à chaque instant que son wagon était bien accroché, récupèrera progressivement la demi-heure perdue dans le col.



Nous faisons viser pour la première fois nos carnets de route dans un garage à l'entrée de Saint-André-les-Alpes, dont la patronne est une sorcière d'âge mûr, complètement épuisée par la chaleur. La recherche du cachet de son établissement et le déplacement de 2,5 m que nous lui imposons pour nous vendre deux Cocas et deux Mars, l'amènent au bord de la défaillance. Ce spectacle ne manque pas de me redonner un meilleur moral. Je ne suis pas le seul « à crever de chaud ».

Ainsi chargé de coke et de sucre, les 1.500m (ombragés !) d'ascension du col des Robines<sup>5</sup> se passent « moins mal ». Ce petit col étant la dernière vraie difficulté de la journée, je sens progressivement le baromètre de mon moral revenir vers le variable, puis le beau fixe, quand nous quittons la pénible N85, pour prendre la beaucoup plus tranquille route de Sisteron par Volonne et la rive droite de la Durance.

Il est 20h20 quand nous nous présentons à la réception de l'hôtel Ibis de Sisteron (qui se trouve plus précisément à 4 km au nord de la ville, au croisement de la route de Gap). Accueil étonnamment juvénile et efficace. Serait-ce parce que cette jeunesse est impatiente d'en finir avec le service pour aller « rocker » toute la nuit dans la discothèque locale ? Sans doute. En tout cas, c'est avec un maximum d'efficacité et un minimum de temps que nous obtenons la clef de notre chambre, que nous sommes autorisés à dormir « avec nos vélos », que nous nous bâfrons de salade et de lotte, accompagnée de pâtes, et que, bien douchés et astiqués, nous sombrons dans le sommeil, anesthésiés par le piètre spectacle d'un France-Israël, qualificatif pour la prochaine coupe du monde de football. Si les « gamins » sont efficaces pour gérer la réception d'un Ibis, ils ne semblent pas à la hauteur pour nous faire oublier la « bande à Zizou ».

---

<sup>5</sup> où j'avais brillé au temps de ma « jeunesse » de cyclorandonneur, en m'imposant à deux reprises à mon copain Jean-Pierre, le Charly Gaul du Languedoc !

## « Y fallait pas te shooter, mon gars ! »

Diagonale ou pas, il ne m'arrive qu'exceptionnellement de faire une nuit complète, fut-elle réduite à une demi-douzaine d'heures. Et pour me rendormir après avoir répondu à d'impérieuses obligations prostatourinaires, je cogite abondamment. Ces moments sont rarement agréables, mais quelquefois ils sont utiles. Et cette nuit, mon insomnie m'apporta une révélation dont je m'étonne aujourd'hui qu'elle ne me soit pas apparue plus tôt.

Ma défaillance de Toutes Aures ressemble étrangement à une autre qui s'était produite au cœur de la forêt landaise en juin 2003, pendant un brevet de 600 km qualificatif pour Paris-Brest-Paris. Je revis ce malaise étouffant, cette furieuse envie de m'allonger au sol, ce besoin de me rafraîchir qui m'avait conduit à me jeter tout habillé dans le bassin public de la place ombragée du village de Sore. Le thermomètre de la pharmacie du village, désert à cet horaire de la sieste, indiquait 36°. Soit un bon cinquante sur le bitume surchauffé. Comme dans Toutes Aures. Et pourtant, je me souviens aussi d'avoir fait des tournois de tennis en pleine canicule quand je résidais au Brésil. Sans pour autant, m'en trouver mal ni défaillir comme une jeune femme en voie de maternité.

Je cherche le point commun entre ces deux situations. La canicule n'explique pas tout. Je m'efforce de revivre les instants précédant ma défaillance. Et brutalement, je réalise. Depuis longtemps équipé de deux gourdes de 75 cl, j'ai pris l'habitude d'en remplir une d'eau pure et l'autre d'une boisson énergétique « *indispensable pour reconstituer votre stock de sels minéraux* », l'Hydrixir d'Overstim's. C'est un produit de pH neutre que j'utilise quand la distance journalière dépasse 200 km et que je digère parfaitement bien depuis une bonne décennie, contrairement aux autres, en particulier l'Isostar. Normalement une gourde d'Overstim's dure toute la journée, et souvent je ne la termine pas, c'est-à-dire que je reste très au-dessous des doses normalement conseillées.

Mais par temps de canicule, ma gourde d'eau pure servant autant, sinon davantage, à m'asperger le visage qu'à boire, j'ai tendance, machinalement à augmenter la fréquence des gorgées d'Hydrixir. Je me revois encore, seul dans une infinie ligne droite de la forêt landaise, têter désespérément mon biberon de nectar, avant de trouver enfin une borne d'eau fraîche. Je me souviens d'avoir, hier, vidé la gourde d'eau tiède sur ma tête bien avant les premières rampes du col. Et je me vois aussi tenter de lutter contre la défaillance que je sentais venir, en buvant de trop larges rasades d'Hydrixir. Jusqu'à la nausée. Empoisonné par une potion magique ! C'est malin !

J'étais « presque bien » hier en arrivant à l'hôtel. Et trois heures après ma défaillance dans le 600, j'avais parfaitement négocié la seconde moitié du brevet, bouclant le parcours à Muret en 33 heures... Ce ne sont pas mes jambes qui m'ont manqué dans Toutes Aures, c'est tout simplement mon petit cœur qui a failli. Comme c'est bon de savoir ! Je décide in petto de balancer les sachets d'Hydrixir qui encombrèrent mes sacoches... et je me rendors, apaisé.

## Dimanche 5 septembre Traversée des Alpes...

Le téléphone/réveil de Bernard claironne à 4h15. En vieux habitués, nos « formalités » de départ sont faites en quinze minutes. Puis nous petit-déjeunons aussi copieusement que nos estomacs nous le permettent, tout en complétant nos poches de maillot de petits « encas », sous l'œil bienveillant du veilleur de nuit.

Départ quelques minutes avant 5h00, après avoir réglé une addition que je qualifierai de notable mais sans surprise. On ne peut pas tout avoir. Confort et service aimable à toute heure ont un prix. Il est même étonnant de les trouver ainsi réunis dans la campagne sisteronnaise, à l'aube d'un dimanche.

Le premier objectif de la journée est le col de la Croix-haute, sommet de la Diagonale avec ses 1.179m. Pas d'hésitation pour le pilotage. Il suffit de suivre la N75 vers Grenoble et de remonter la vallée du Buech, pendant 70 kilomètres. Près de 4 heures de route, si toutefois le vent du nord ne s'en mêle pas. Ce qui arrive assez souvent en période de hautes pressions atmosphériques, selon le témoignage de quelques-uns de nos prédécesseurs. Le beau temps est assurément là car il fait étrangement doux dans cette nuit encore bien sombre. Les rares et discrètes risées de vent nous sont, pour l'instant, favorables. La circulation est très réduite. Il ne semble pas y avoir de discothèque dans le secteur et nous ne nous en plaignons pas. Bref tout devrait aller pour le mieux pour nous en ce dimanche de septembre.

Et pourtant, je ne suis pas très fringant. Comme à mon habitude jusqu'à l'heure de midi, sauf quand j'ai passé la nuit entière sur le vélo. Ce qui est un paradoxe, dont je ne m'étonne plus depuis belle lurette. Le matin, je ne pédale pas, je rame ! Je connais mon problème qui est « tripal ». Je n'y peux rien, sinon de contraindre mes compagnons à des arrêts intempestifs pour résoudre mon problème derrière un buisson. Je suis d'autant plus gêné de perturber ainsi notre marche que mes compagnons habituels sont des mécaniques parfaitement réglées qui ne quittent jamais l'hôtel sans avoir « assuré leurs arrières ».



Laragne-Montéglin, Serres, Aspres-sur-Buech dorment encore. Dans la roue de Bernard, j'évoque dans ma tête d'agréables souvenirs : quelques « chasses au col » avec mes potes de Montpellier, des voyages d'études dans les marnes noires de Savournon avec mes élèves hydrogéologues de la fac de Montpellier, un week-end VTT à Tréscleux organisé par Martine et Michel, nos amis de Velaux, une étape-déjeuner dans un restaurant d'Aspres avec Bernard, Jean-Pierre et Pierrot, roupillant comme des sonneurs en attendant le service, sous l'œil incrédule du patron<sup>6</sup>.

Peu après Aspres, un véhicule se manifeste au moment où il nous croise. Comme j'étais « parti ailleurs », je n'ai pas reconnu son chauffeur. Bernard me jette : « Ce sont les Izoard ! Ils vont faire demi-tour ». Effectivement, le carrosse de nos amis gapençais nous double peu après. Quand nous les rejoignons le café est déjà servi et nous sommes accueillis par un coup de flash (cf. photo en première page). Instant trop court, limité à une quinzaine de minutes, mais moment de grâce qui fait très chaud au cœur et au ventre. Robert,

qui a sans doute sacrifié sa sortie dominicale pour nous, a osé tirer son épouse du lit ! Cela mérite bien deux fois quatre bisous !

Nous repartons beaucoup plus guillerets vers la Croix Haute. J'avais prévu le vent de face et une moyenne de 12 km/h. Le vent poussant, et la pente souvent bien moindre que je l'imaginai, nous escaladons ce « sommet » à 17 km/h, gagnant ainsi près de trois-quart d'heure sur notre horaire.

Si Toutes Aures fut un calvaire, la Croix Haute est un plaisir. Et ce n'est pas la rude rampe finale qui viendra le gâcher. Nous profitons de notre « avance » pour traîner un peu, manger un sandwich, jouer avec nos Olympus numériques. Bref, faire durer ce moment magique, que l'on sait rare en Diagonale

Et pourtant, après le col, le bonheur continue. Le temps est absolument superbe, la température est idéale, la route est excellente et un léger vent nous aide. Le grincheux que je suis par nature déplore néanmoins une nébulosité excessive - la fameuse brume de beau temps - qui voile le majestueux Obiou sur notre droite et le magique Mont-Aiguille sur notre gauche. Je suis un amoureux du Trièves ! De son fabuleux décor de montagnes, de ses puissantes falaises de calcaire blanc, de ses multiples petits villages aux charmantes églises, de ses paysages verdoyants, de ses routes étroites et tortueuses, de ses délicieux petits cols, qui cachent leurs pentes parfois sévères au cœur de sombres forêts. Nous l'avons découvert, côte à côte avec Bernard, il y a une douzaine d'année, au cours d'un séjour de trois jours, organisé par les cyclos de Clelles. Nous étions basés dans un hôtel à La



<sup>6</sup> c'était en 1998, au cours de notre Diagonale Dunkerque-Menton et la photo de ce moment mémorable a fait le tour de la France car elle décore le stand de l'Amicale lors des Semaines fédérales depuis 1998...



Richardière, hameau blotti au pied de l'imposant Mont-Aiguille, fétiche mythique de ce délicieux petit trésor de notre belle et douce France.

Je ressens vraiment un intense moment de bonheur et je suis certain que Bernard le partage, car nous n'avons pas échangé la moindre parole durant toute la traversée. Comme si nous parcourions la nef d'une cathédrale.

Il est 10h45 quand nous présentons nos carnets de route à la fonctionnaire du Syndicat d'Initiative de Monestier-de-Clermont. C'est une cinquantenaire menue mais fort aimable qui s'intéresse à notre « affaire ». Elle ne comprend pas très bien ni pourquoi nous faisons cela, ni ce que ce raid représente mais elle réalise parfaitement que Dunkerque est « au bout de la France » et qu'il faut être un peu fou pour aller jusque-là à bicyclette et en si peu de jours. Nous lui promettons une carte postale et nous la laissons à ses réflexions. La rue principale est complètement encombrée. À

l'intense trafic habituel (en attendant l'ouverture de l'autoroute) s'ajoute une foule de badauds attirés par une fête locale. Ça grouille, ça pétarade, ça klaxonne, ça s'impatiente, et nous avons quelque mal à nous extraire de ce grand foutoir.

La descente sur Vif est d'abord étroite et peu pentue, puis plus large, excellemment asphaltée et très rapide. Le trafic y est supportable car le bouchon de Monestier remplit parfaitement son rôle. Quelques motards nous doublent comme des obus. Leur folle vitesse nous glace autant que l'explosion qui accompagne leur passage nous surprend.

Au bas, dans Vif, la canicule nous agresse lorsqu'un feu rouge nous arrête. Je l'avais déjà complètement oubliée cette garce ! Avec elle, mes angoisses reviennent. C'est stupéfiant de passer ainsi de la force à la faiblesse, l'instant d'un feu tricolore ! Nous avons parcouru 120 km, il en reste 140 pour boucler cette étape. Le plus dur est à faire.

À Pont-de-Claix, nous hésitons un court instant à faire des achats. L'affluence de clients dans la boulangerie et dans l'épicerie voisine, comme l'absence d'un coin d'ombre, nous incite plutôt à choisir un bar et à opter pour un sandwich. Je ne sais pas si nous avons eu raison mais le demi de bière fut vraiment délicieux !

La traversée de l'agglomération grenobloise, du sud au nord, en suivant le road book d'une extrême précision, établi par notre jeune collègue Jean-Philippe Battu, est d'une simplicité enfantine et d'un grand confort, même par cette canicule, car la piste cyclable qui court sur la rive gauche du Drac puis de l'Isère est très ombragée. Merci JPB ! Nous ne regretterons que ton gâteau au chocolat « spécial diagonalistes » ! Je ne sais pas d'ailleurs si nous eussions pu apprécier tes talents culinaires à leur vraie valeur, car cette foutue fournaise nous avait coupé l'appétit, surtout des choses sucrées. Et pourtant, le chocolat, j'adore !

Grâce à notre ami, grâce à l'ombre, nous nous présentons en assez bon état, au pied de la bourgade de Voreppe et du col de la Placette. Heureusement pour nous, car il est coriace, le cochon ! L'ombre y est rarissime, la pente des trois premiers kilomètres est forte, et l'asphalte, ce jour-là, y rayonnait de brûlants et agressives effluves. C'est avec soulagement que nous nous installons à une table de la terrasse ombragée de l'auberge sommitale pour avaler des « Vichy-fraise ». Le patron prétend que son thermomètre affiche 37°. Nous préférons ne pas le savoir. Nous allons chercher un peu de fraîcheur dans une descente, beaucoup trop courte pour nous satisfaire vraiment.

Commence alors un long et laborieux cheminement vers Pont d'Ain, notre prochaine étape où je viens de réserver une chambre. Les cols sont désormais derrière nous, mais ce n'est pas, pour autant, que la route est plus facile. La preuve est que nous grignotons progressivement l'avance que nous avons acquise

dans la Croix haute et maintenue dans la Placette. C'est assurément dans ces laborieux kilomètres grignotés plus à force de volonté et de courage qu'à la puissance du coup de pédale, qu'une Diagonale se réussit. Nous allons ainsi parcourir près de 100 km comme des automates, nous résignant à supporter sans râler (ou presque !) l'épouvantable trafic de la N75 entre Lagnieu et Ambérieu, nous appliquant à faire des relais réguliers pour casser la monotonie du temps, nous distrayant parfois d'une construction ou d'une ouverture sur le Rhône, notre fil rouge en cette après-midi de torpeur. Pour ma part, je m'attache surtout à boire régulièrement de l'eau pure et de plus en plus tiède. Fini Overstim's et autres barres énergétiques !



Un seul moment de plaisir dans cette longue procession : le contrôle de Pont-de-Beuvoisin que nous effectuons à 16h00 au Carouge, le seul bar-café de la ville ouvert en ce milieu d'après-midi dominical. Une quinzaine de clients somnolent dans la petite salle, écrasée par la chaleur. Par contre la jeune et rondouillarde patronne fait preuve d'un dynamisme très inattendu mais aussi très communicatif. Nous retrouvons une subite et agréable ardeur à ce contact, et peut-être aussi grâce à deux Perrier-menthe. Nous quittons ce Carouge et sa dynamique hôtesse, chargés de deux gourdes d'eau glacée et d'un beau regain d'énergie.

Nous stoppons devant l'hôtel des Alliés à Pont d'Ain vers 20h00. Cet Hôtel, « bonne adresse » recommandée par la FFCT, fait l'angle des N75 et D984, l'un des croisements les plus animés et bruyants de notre Pays. Peut-être pas en ce dimanche soir, à l'heure où les camionneurs de France et de Navarre en sont encore à cuver leurs excès de bonne chère dominicale avant de reprendre le volant, mais assurément dès la nuit du lundi et durant toute la semaine. La jeune patronne nous octroie une grande chambre à deux lits et nous guide jusqu'au garage. Après avoir obtenu de son époux, cycloportif affûté, la promesse que nos randonneuses seront remises dans le hall de l'hôtel au moment de la fermeture<sup>7</sup> et après avoir essuyé le refus d'un thermos de café pour le lendemain matin (pas de thermos !), nous nous employons à un bénéfique et récupérateur dégrassage, avant de faire un dîner de galettes et de crêpes, seules compétences culinaires de notre cuisinier pédaleur. L'addition étant réglée, nous regagnons notre piaule, avec l'espoir de pouvoir fermer l'œil au plus vite.

Un dilemme se présente à nous : crever de chaud ou supporter le tintamarre de la rue ? Bernard a déjà opté pour l'aération et les boules Quies. Moi qui n'aime pas m'assourdir davantage (étant déjà un peu dur d'oreille, empirer ce mal me traumatise), je me tournerai dans mon lit, comme une crêpe dans sa poêle, au passage de chaque camion (encore rares à cette heure, heureusement !), avant de craquer vers une heure du matin, quand la fraîcheur enfin revenue me permettra de fermer la double-fenêtre. Il faudra que je signale à notre Fédé que l'accueil est très cordial à l'hôtel des Alliés mais qu'il ne faut certainement pas espérer y dormir correctement. Si je connaissais l'âne qui a recommandé cet hôtel, je me ferais le plaisir de le consigner durant une semaine entière dans la chambre que nous occupâmes. Avec une galette de froment à midi, une crêpe au sucre le soir et une carafe d'eau pour toute nourriture ! Que l'on trouve ce triste Sire et que l'on m'envoie l'addition !

## Angoisses

Je n'ai décidément pas un moral au beau fixe dans cette Diagonale. Au lieu de meubler mes insomnies des moments de bonheur de cette journée – la surprise de nos amis Isoard, la facile montée de la Croix Haute, les merveilles du Trièves, l'ombre fraîche de la piste cyclable de Grenoble – je ne puis m'empêcher de penser à

---

<sup>7</sup> sous la menace de notre part de déclencher un furieux tintamarre au cas où cette promesse serait oubliée...

cet ignoble trafic de la N75 près d'Ambérieu-en-Bugey. Je ne comprends pas comment, dans un Pays qui se veut aussi civilisé et moderne que le nôtre, on puisse autoriser des cyclistes à emprunter une telle route. Une telle autoroute devrais-je écrire. Car ce tronçon est à quatre voies et la limitation de vitesse à 110, à l'heure où les gendarmes sont rentrés dans leurs casernements, n'est plus du tout respectée.

On pourrait me rétorquer que j'aurais pu passer ailleurs. Oui, mais où ? J'avais bien repéré ce secteur bordé d'un trait noir sur ma carte Michelin. Mais, bêtement confiant dans la sagesse de nos technocrates, j'étais certain de trouver au mieux un itinéraire pour cyclistes, au pire une bande cyclable latérale. Mais rien ! Mes voyages à l'étranger, particulièrement dans l'Europe germanique, m'ont déformé l'esprit. Chez nous la piste cyclable est rarissime et reste le produit localisé des quelques rares politiques amateurs de pédalées.

Je me fais le reproche de ne pas m'être davantage arrêté pour consulter ma carte et d'avoir raté la petite route de Saint-Denis-en-Bugey, qui nous aurait permis de réduire l'extension de cet enfer. Mais allez donc rester lucide, allez donc trouver le courage de risquer un surplus kilométrique, quand vous venez de parcourir autant de kilomètres dans la fournaise ?

## Lundi 6 septembre

### En famille...

Mon téléphone/réveil sonne à 4h20. Il est heureux que j'aie pensé à l'activer « en secours » car le titulaire s'est « oublié ». Involontairement. Bernard avait tout simplement oublié de l'activer. Je n'ose imaginer la tronche de notre hôtelier s'il avait trouvé nos randonneuses dans son couloir en descendant vers 7h00...

Nous quittons cet hôtel sympathique, mais impropre à la récupération, dix minutes avant cinq heures, l'estomac chargé de quelques malheureux Figolu. Nous espérons trouver un « Routier » ou un « Pain Chaud » ouvert à l'entrée de Bourg-en-Bresse, à moins de 20 km. Sur une route aussi chargée, ce rêve n'est pas utopique. Et pourtant, il nous faudra attendre la sortie de Bourg, bien après avoir quitté cette horrible N75 pour prendre la D996, notre nouveau fil rouge vers Louhans et Seurre, pour qu'un miracle se produise : un bistrot ouvert ! Un vrai bistrot où à 6 heures du matin, un lundi, un patron peut vous servir un très grand noir avec du pain/beurre/confiture à volonté. Un bonhomme qui tombe du lit tous les jours à 5h00 pour ouvrir son bar à 5h30, ça existe. Nous l'avons rencontré... et pour un peu, nous l'aurions embrassé. Voilà une journée qui commence bien et qui devrait être agréable ! La preuve, j'ai même pu imiter mon petit camarade dans ses œuvres matinales ! À nous Dunkerque et les moules/frites !

Après ce miracle, la routine reprend son cours. Le vrai train-train sur une route que nous connaissons presque bien, même si nous l'avons surtout parcourue dans l'autre sens. Bernard fait la locomotive, avec mon petit diesel matinal accroché en wagon. Mais, bon sang, pourquoi n'ai-je pas de jambes le matin ? Surtout après ce super petit-déjeuner ?

Nouvel encas « thé/pain aux raisins » à Louhans vers 9h00. Je profite de cet arrêt pour appeler mon épouse. Je l'informe que nous sommes parfaitement dans l'horaire prévu et que le pique-nique programmé à Seurre aux environs de 11h30 est confirmé. Et la routine reprend son cours. Comme l'heure avance, le wagon commence parfois à apparaître devant sa locomotive... Ce qui ne perturbe aucunement la marche du convoi. D'ailleurs, même la SNCF met parfois les wagons devant la loco.

Nous entrons sur nos terres côtes doriennes peu après le franchissement du Doubs à Navilly. Bernard m'entraîne dans une variante campagnarde qui nous conduit à Seurre par des chemins désertés. Avant de rejoindre les bords de Saône, où nous attend le pique-nique, nous passons dans un bistrot pour faire viser nos carnets. La patronne est une grincheuse désagréable et je regrette les deux Perrier que nous avons commandés en contrepartie. Quelle c...

L'ambiance est bien meilleure quelques centaines de mètres plus loin. Eliane est bien au rendez-vous. Elle est accompagnée de ma sœur Micheline et mon beau-frère Michel, cyclo émérite. Viendrons se joindre à cette petite fête, d'abord Bernadette, l'épouse de Bernard, puis André, un beau-frère qui réside dans un village voisin et qui est un infatigable coursier, malgré ses quatre petits-enfants. Une vraie petite réunion de famille pour fêter notre passage.



*À Seurre, pique-nique en bord de Saône. Bernard déguste son café entouré d'Eliane et de Micheline*

Eliane nous a préparé un casse-croûte pour quatre (salade de riz, cuisses de poulets, fromages, tarte aux prunes) et des petits sandwiches jambon/fromages, en quantité suffisante pour aller jusqu'à Dunkerque. Nous en bourrâmes nos sacoches, mais sans parvenir à épuiser les stocks.

Les quarante-cinq minutes d'arrêt inscrites au road book, sont à peu près respectées puisque nous repartons exactement à midi avec un retard de 3 minutes. Mieux que la SNCF ! Il nous reste encore 175 km à faire car nous n'en avons encore « tués » que 115. Je sens que l'après-midi va être chaud, chaud et très long !

Jusqu'à Selongey, prochain contrôle à 75 km, nous empruntons un parcours que nous connaissons encore mieux que celui de la matinée. Le décor n'est pas terrible : grosses exploitations céréalières et betteravières, immenses champs tondus ras par la moisson, rares, trop rares forêts. Mais les routes sont peu fréquentées. L'ennemi mortel dans cette interminable plaine de Saône est le vent du nord. Il soufflait fort hier matin, selon mes deux beaux-frères. Aujourd'hui, par miracle, l'air est immobile. Il nous semblerait même que parfois les herbes des talus se courbent légèrement dans la direction de notre avancée. Mais, comme chacun le sait, il n'y a pas plus mauvais juge qu'un cycliste pour juger de la force du vent quand il lui est favorable.

Ce qui ne nous est pas favorable par contre, c'est la température. Pas pire que la veille, mais pas moindre non plus. Disons plus de 30°, sous abri. Et sans doute pas loin de 45°, sur le bitume qui, par endroits, transpire presque autant que nous. Que faire ? Pas grand-chose. Se déshabiller au maximum sans se découvrir, rouler à l'économie, boire, se mouiller le visage et chasser l'eau fraîche... le plus souvent dans les cimetières. Trouver en ces endroits, le philtre pour ne pas « mourir de soif » est l'un des paradoxes de notre monde moderne. Aujourd'hui, les fontaines débitent de l'eau 'non potable' et le petit commerce est fermé le lundi. Au moins dans ces régions. Nous ne rencontrerons pas une boulangerie ni un bistrot ouverts (sauf peut-être à Genlis) jusqu'à Selongey.

Là, dans cette ville de la cocotte<sup>8</sup>, deux bars nous tendent les bras. Nous choisissons le premier, le café des Halles pour viser nos carnets, boire des Perrier-menthe et remplir nos gourdes d'eau très fraîche. Et comme la jeune tenancière est très sympa, elle y ajoute la moitié de ses réserves de glace. Nous pourrions boire frais durant une bonne demi-heure.

Avant de quitter cette « belle jeunesse », je réserve une chambre à l'hôtel de la Pomme d'Or de Bar-sur-Aube. Encore un labellisé FFCT. Accueil cordial mais un peu inquiétant. La plupart des restaurants sont fermés le lundi soir et l'hôtelier nous conseille d'arriver avant 21 heures pour avoir une chance de trouver quelque chose. Lui, ne pourra rien pour nous car il ne fait pas restaurant. Aie ; aie,...

Je calcule qu'il nous reste encore 100 bornes et il est 16h15 quand nous quittons ces Halles accueillantes. Le défi est sérieux.

<sup>8</sup> minute, bien évidemment !

À ma grande surprise, nous parviendrons à le relever puisque nous arrivons à la Pomme d'Or à 20h50. Une étonnante performance pour nous (pas pour Virenque, même hors de forme et de « gaz » !), un troisième jour de Diagonale et par temps de canicule. Près de 22 de moyenne sur un terrain plus accidenté que la plaine de Saône, c'est un chiffre que nous atteignons habituellement lors de nos sorties sur la journée. Rarement dans nos raids de longue distance. Il est évident que le vent, même assez discret, nous a été favorable, tout au long de cette fin d'après-midi.

Après les interminables et brûlantes steppes de la plaine dijonnaise, nous avons beaucoup aimé la belle vallée ombragée de la Venelle, au départ de Selongey. Puis nous avons pris notre dernière grande suee de la journée, dans la rampe de Chalancey et son interminable faux-plat terminal. Un moment d'émotion au sommet quand nous avons « basculé de Saône en Seine ». Depuis notre départ, nous « remontions » les cours d'eau vers leur source, croisant des courants contraires, lancés dans leur course vers les azurs méditerranéens. Désormais nous allons descendre des vallées ou croiser des rivières qui coulent vers les rivages atlantiques. Assurément, le vrai « tournant » de cette Diagonale pour l'hydrologue que j'ai été.

La vallée de l'Aube est très verdoyante. Prairies en fond de vallée, rideaux d'arbres sur les rives d'une Aube encore toute menue, forêts sur les reliefs qui l'encadrent. Quel changement avec la plaine céréalière ! Je suis - et je serai toujours - estomaqué par la soudaineté de l'évolution des paysages dans notre Pays. Mon jugement est sans doute déformé par mes séjours en Afrique et au Brésil où la steppe uniforme s'étend sur des milliers de kilomètres et des journées de voiture. Ici, chez nous, quelques kilomètres suffisent pour transformer une plaine monotone en vallée forestière. C'est extraordinaire et c'est un grand privilège du diagonaliste de pouvoir ainsi faire défiler les paysages, comme on tourne les pages d'un livre de la Nature.

Nous roulons avec régularité, réduisant les arrêts physiologiques, grignotant les sandwiches d'Eliane tout en roulant, soulageant autant que faire se peut un fessier martyrisé par la transpiration et le mauvais état de la chaussée. Malgré cela, les kilomètres s'étirent sans cesse davantage. Et les bosses, assez courtes mais parfois rudes, deviennent de plus en plus douloureuses. La fraîcheur, tombée avec le coucher du soleil, nous surprend peu après la « prison/abbaye » de Clairvaux. Comme ce n'est pas le moment de prendre un « chaud et froid », nous entrons dans Bar, aussi habillés que nous avons quitté Pont d'Ain, quinze heures plus tôt. Une rude journée s'achève... Je suis étonné de l'avoir si bien supportée. Généralement, les « 3<sup>ème</sup> jours » ne me sont pas favorables.

Après avoir pris possession de notre chambre, après avoir négocié un plateau « petit-déjeuner », après avoir reçu toutes les instructions pour sortir de l'hôtel en passant par le garage (un vrai parcours du combattant), nous nous précipitons vers le centre-ville pour trouver à dîner. Nous finirons par échouer après quinze longues minutes de recherche et d'angoisse, dans une minuscule échoppe de « Pizzas à emporter ». Comme la jeune tenancière est tout à fait sympathique et compréhensive, elle ne s'oppose pas à ce que nous installions deux chaises sur le trottoir (la chaleur dans la boutique est absolument intenable) pour déguster des pizzas préalablement tranchées « même si elle n'a pas la licence pour servir sur place ». Nous lui affirmons qu'elle ne risque pas grand-chose puisque TOUT semble fermé. Sauf elle, notre providence ! Ce n'est d'ailleurs pas la première fois qu'elle nourrit des « gens qui font comme vous... mais c'était à midi et au printemps... ». Repus, à défaut d'être correctement nourris, nous regagnons notre hôtel, sans croiser le moindre être vivant. Ah si ! Un pépé qui promène son chien.

La chambre est vaste et vieillotte. Elle ne coûte que 40€ mais elle n'en vaut pas davantage. Le matelas de mon lit (pour une fois, j'ai pris le petit...) est à ressorts, mais je me demande s'il en reste un seul en bon état. Je n'arriverai pas à me mettre sur la tranche « sans me casser le cou », moi qui ne sait pas dormir sur le dos ! La nuit promet. Hier, c'était « tu étouffes ou tu comptes les camions ». Ce soir, c'est « Ronfles et tais-toi ». Car moi, sur le dos, je ronfle ! Heureusement que Bernard a mis ses boules !

## Suis-je un assisté ?

Moi quand je ne dors pas, je ne ronfle pas mais je cogite. Sur tout et sur rien. Et comme « tout et rien » n'ont pas de limites, j'essaie de me concentrer sur un sujet précis. Pourquoi en cette nuit de frustration, ai-je été torturé par cette question : ma Diagonale allait-elle être homologuée ?

Car, de toute évidence, j'ai beaucoup enfreint à la règle péemptoire de l'autonomie. Je suis un assisté. Les centaines de kilomètres en position de wagon derrière ma puissante locomotive, le café des amis Izoard, le somptueux pique-nique d'Éliane, le vent du sud qui aurait dû souffler du nord si la météo n'avait pas eu la tête à l'envers, sont autant d'aides extérieures contraires au règlement qui impose l'autonomie totale.

Lors d'une récente concentration de notre grande famille diagonaliste, il me semble avoir entendu des voix s'élever contre toute forme d'aide, qu'elle soit liste d'hôtels ou conseils sur le choix de l'itinéraire. Diable ! Et moi qui me suis inspiré de l'étude d'itinéraire que je venais de terminer<sup>9</sup> pour tracer notre parcours ! Je me suis donc auto-assisté. Et que dire de mon ami Bernard, qui roulerait encore dans une mauvaise direction, si je ne l'avais pas rappelé à l'ordre quand il oubliait de prendre la bonne route...

Je crois bien que j'étais terrassé par le sommeil et que j'ai confondu mes ronflements avec la voix du Grand Inquisiteur des Diagonales (dont je n'ai pas souvenir du portrait...), lorsqu'il a jeté son anathème, devant nos juges : « *Bernard et Gilbert, pour avoir enfreint la règle de notre communauté, pour avoir accepté une assistance extérieure, je demande au Grand Maître des Diagonales et aux honorables Membres de ce Tribunal de vous condamner... à revenir à la case départ.* »

## Mardi 7 septembre

### La galère...

Nuit inconfortable mais certainement pas aussi douloureuse que je ne le craignais, car je parviens à avaler sans trop me forcer un grand bol de « noir », accompagné de pain rassis, tartiné de beurre et de confitures. Généralement, en plein milieu de la nuit (il est 3h30), j'ai plutôt des haut-le-cœur que des envies...

Nous quittons le garage à 4h03. Avec une heure d'avance sur le road book. Décisions prise en commun la veille, sans véritable raison mais qui se révélera fort judicieuse, comme la suite de ce récit le montrera. Peu après la sortie de la ville, nous entrons dans un épais banc de brouillard qui nous glace les sangs. Sans aucune hésitation, nous enfignons les Goretex et les gants d'hiver (pour moi car Bernard a oublié les siens). Nous aurions même supporté des jambières. Quel changement !

Jusqu'à Arcis-sur-Aube, la route suit la vallée de l'Aube qui est désormais une rivière importante. Dans la nuit très noire, nous frôlons les grands réservoirs de la forêt d'Orient. Le jour se lève progressivement et avec lui, un souffle d'air qui vient nous geler le lobe de l'oreille gauche. Tiens, c'est nouveau ça ! Mais il est tellement léger, ce blizzard que nous lui pardonnons son effronterie.

Mes jambes sont lourdes quand nous stoppons dans le premier café que nous rencontrons au cœur de la bourgade d'Arcis-sur-Aube. Je fais le point en prenant quelques notes dans mon carnet, pendant que Bernard est allé faire des achats à la boulangerie voisine. Nous avons parcouru 58 km en 3h30 à une moyenne de 2 km inférieure à ce qu'elle fut la veille et nous avons déjà « bouffé » une demi-heure de notre avance, sur la partie la plus plate du parcours. Eole a changé de stratégie et il a décidé de nous faire ch... ! Cette trahison me coupe encore un peu plus les pattes et c'est sans appétit que je mâchouille mes tartines de pain beurré. Ma seule consolation est l'éclatante santé de Bernard qui avale son petit-déjeuner comme s'il n'avait pas mangé depuis deux jours. « *Quand la locomotive va, tout va !* » dit-on à la SNCF. Alors pourquoi pas nous ?

Je comprends immédiatement ce qui nous attend quand nous tournons sur la droite pour prendre la direction qui sera la nôtre jusqu'au soir : NNW. Le blizzard, qui s'est renforcé, est de secteur NNE. Ce qui signifie que nous l'aurons le plus souvent de trois quarts face, rarement de front, au mieux de côté, celui

---

<sup>9</sup> étude des parcours possibles entre Dunkerque et Menton, à partir de 70 feuilles de route de la période 1999-2003

de l'oreille droite... Ce type de vent qui souffle par courtes rafales, sans aucun répit, est un ennemi redoutable pour le cycliste. À deux, il est très difficile de s'en abriter.

Bref, c'est une belle galère qui s'annonce pour nous ! Un véritable chemin de croix dont les stations seront :

1- **Fère-Champenoise** (km. 87), où je demande quinze minutes de répit pour avaler un pain aux raisins ; les ondulations de la Champagne crayeuse m'ont définitivement scié les pattes,

2- **Etoges** (km. 108), où j'ai dû mettre mon plus petit braquet pour grimper une bosse qui ne méritait même pas le petit plateau,



3- **Montmort-Lucy** (km. 114), où nous faisons viser nos carnets par Madame Cornette, sympathique boulangère qui nous vend aussi tout ce qu'il faut pour casser la croûte, un peu plus loin, au cœur d'un bois, presque à l'abri du vent, désormais déchaîné - notre avance a fondu et notre retard sur le road-book est désormais de 20' ; l'inquiétude commence à nous gagner (photo à droite)

4- **Dormans** (km. 137), où un cimetière nous permet de recharger nos gourdes avant d'attaquer l'interminable escalade des côtes de Marne sous un soleil de plomb,

5- **Fère-en-Tardenois** (km. 157), où nous faisons un nouveau plein d'eau et de Perrier-menthe dans un bistrot fort désagréable, à l'image de son patron,

6- **Soissons** (km. 183), où nous n'aurons pas le courage de nous détourner pour saluer la cathédrale ; nous nous contenterons de jeter un œil fatigué aux flamboyants clochers de l'abbaye St-Jean-des-Vignes ; l'ascension de la côte de l'Aisne est encore plus désagréable que celle de la Marne car la route de St-Quentin est fort circulée,

7- **Coucy-le-Château** (km. 199), où nous avons la chance de trouver un bar-restaurant ouvert dans la partie basse du village, pour effectuer notre avant-dernier contrôle ; le road book prévoyait de grimper jusqu'au château du Sieur de Coucy, mais le courage nous a manqué ; malgré le vent, la chaleur est torride ;

8- **Chauny** (km. 213), où nous perdons le nord, en raison d'un sens unique et de panneaux mauvais indicateurs ; 2 km de rab dont nous n'avions pas besoin,

9- **Ham** (km. 237), où nous nous jetons, poussés par la faim, dans une gargote surchauffée, pour avaler un chiche-kebab à la turque et une grosse platée de frites ; j'essaie de convaincre la patronne de l'hôtel Le Gourmet à Bapaume (où nous devons arriver vers 20h30) de nous attendre jusqu'à 23h00 ou de planquer la clé d'une chambre sous le tapis... Je me fais jeter comme un malotru ; le commerce marche trop bien en France !

10- **Péronne** (km. 260), où le Bon Dieu décide de nous sortir de notre galère... Sans doute parce qu'il sait que la treizième station est celle de la mort...

Il est 21h35 quand je pousse la porte du petit hôtel Le Provençal dans la rue principale de Péronne.

« Bonsoir, Messieurs/Dames, auriez-vous une chambre ? »

« Oui, bien sûr, il m'en reste une avec un grand lit »

« Parfait ! mais il y a un problème, il faut que nous partions à 3 heures du matin... »

« Ce n'est pas un problème ; vous laisserez vos vélos dans le réduit de l'entrée que je vais débarrasser. Il suffira de pousser la porte ».

Une demi-heure plus tard, extinction des feux ! Ces trente minutes ont été suffisantes pour défaire nos bagages, ranger nos vélos, régler une addition de 29 € (avec deux demi-Badoit), prendre chacun une douche (sur le palier !) et remonter les réveils. Bernard pousse un gros soupir de soulagement. Il avait du mal à se faire à l'idée de passer une partie de la nuit sur le vélo, avec deux ou trois haltes d'une demi-heure pour « tuer le besoin de sommeil ». Ma chère locomotive méritait bien (plus que moi assurément) cette clémence divine.

## Avant de tomber...

Avant de tomber dans un sommeil que j'espère profond et récupérateur, je remonte le fil de cette journée. J'avais choisi cet itinéraire par le Tardenois et le Soissonnais parce que je n'avais jamais traversé ces régions. J'aurais pu y prendre autant de plaisir que dans le Trièves ou dans la vallée de l'Aube. Mais ce foutu vent en a décidé autrement. Et, il me faut bien admettre que je garderai un très mauvais souvenir de cette interminable lutte contre ce blizzard tenace, de ces ondulations de terrain surnoises et sans cesse répétées, de cette chaleur irrespirable.

Je tombe... en me disant que la seconde partie de notre projet, la « descente » de Dunkerque à Hendaye, vient d'être tuée par ce foutu vent. Pourvu qu'il se calme avant 3 heures demain !

### Mercredi 8 septembre Deux moules/frites, SVP...

Quand j'entrouvre la fenêtre vers 2h20, une violente rafale de vent vient me donner une furieuse envie de me remettre au lit. Le salopard ne s'est pas calmé, au contraire. Mais qu'est ce que c'est que ce vent qui ne roupille jamais ?

Mais je reprends vite mes esprits. Je ne suis pas seul à décider et ce n'est pas mon habitude de renoncer. Et il ne faut pas traîner, même si nous disposons de 10 heures pour faire les 140 km jusqu'à Dunkerque. Disons 16 de moyenne en comptant les arrêts. Il faudra qu'il soit costaud le blizzard pour nous en empêcher.

Bien retapés par ces quatre heures de vrai sommeil, nous sommes aussi expéditifs que la veille pour nous préparer, puisque nous enfourchons nos randonneuses à 2h50. Nous avons même trouvé le temps de nous préparer un verre de « jus » avec une dose de café soluble et un verre d'eau tiède pris au robinet. Plus quelques Figolu et tranches de pain d'épices...

Quand on quitte Péronne en direction de Bapaume, il faut escalader deux bosses dans les cinq premiers kilomètres. Dans la nuit très noire, je ne les ai pas vues. Mais elles m'ont traumatisé. Est-ce leur pente ? Etait-ce le vent ? Où la grande forme de Bernard dont je n'arrivais pas à tenir la roue ? Les trois réunis, sans doute. Plus loin, sur le plateau, il m'a semblé que ça allait un peu mieux. Mais quelle galère !



Il est déjà plus de 4h00 quand nous nous arrêtons devant le panneau de Bapaume, où nous devons faire étape et effectuer notre dernier contrôle. Sur la photo<sup>10</sup>, les dégâts du vent se lisent sur nos visages, surtout sur le mien. Nous complétons cette photo - désormais suffisante pour nos « examinateurs » - par une carte postale, comme c'était la règle autrefois, et surtout parce qu'ayant transporté cette carte affranchie depuis Menton, je n'étais pas mécontent qu'elle serve enfin à quelque chose !

En traversant la ville, je cherche du regard la façade de l'hôtel Le Gourmet qui n'a pas voulu nous attendre hier soir. Je me dis que j'avais programmé un départ à 5h00 qu'il aurait fallu avancer d'au moins une demi-heure. Comme il est 4h15, nous avons un quart d'heure d'avance sur le road book. C'est toujours ça !

Heureusement pour nous le profil de la route après Bapaume est nettement moins marqué, même s'il reste ondulé. Confrontés à notre seul ennemi, nous pouvons augmenter un peu l'allure. Je peux même relayer ma locomotive, d'abord de temps à autre, puis plus régulièrement. Résurrection du cinquième jour ?

---

<sup>10</sup> c'est évidemment un montage de nos photos réciproques car il n'y avait aucun péquain dans le secteur pour nous prendre en photo à cette heure-là !

Peut-être. Mais je crois davantage à un sursaut de type « chant du cygne », nourri par le désir d'en finir et par un « mal de selle<sup>11</sup> » qui devient intolérable. Nous traversons Arras vers 5h30, sans trouver boulangerie ou bistrot ouverts, ni sur la place de la gare, ni dans le centre. Traversée sans aucun détour car j'ai encore en tête le plan de la ville et les recommandations de notre collègue et néanmoins ami, Francis Swiderek. Assez dépités et déjà affamés, nous trouvons refuge dans une station-service déserte, près du rond-point de Sainte-Catherine, pour avaler nos dernières provisions. Le vent rugit dans les poutrelles au-dessus de nos têtes. S'il avait été plus à l'ouest, je ne sais pas si nous serions arrivés dans les délais. Le subissant de trois quarts, nous tenons péniblement une moyenne de 18 km/h. Qu'en eût-il été si nous l'avions pris de face ? Nous ne le saurons point car le Grand Jury nous avait condamnés à en ch..., pas à échouer.

Après un dernier secteur accidenté, du Mont St-Eloi à la colline de N.-D. de Lorette, la profil de la route s'aplatit progressivement, tandis que le jour se lève. Après les monts d'Artois, région de terribles combats pendant la Grande Guerre, nous entrons dans le Pays Minier, terre de dures luttes ouvrières en 1936. Ici, les cimetières militaires, là, les crassiers. C'est au pied du beffroi, sur la Grand'Place de Béthune que nous trouvons enfin un café qui propose des petits-déjeuners, en self-service. Solution idéale pour se remplir l'estomac et les poches de maillot. Nous y consacrons 35 minutes. Il est déjà 7h40 quand nous repartons. Encore 70 bornes... Ce n'est rien soixante-dix kilomètres... sauf quand le vent vous massacre et que vous n'avez aucun espoir de pouvoir lui tourner les fesses !

Nouvel arrêt à Hazebrouck pour poster la carte de contrôle « Arrivée » à l'adresse du Délégué Fédéral. C'est toujours un grand moment, la « mise en boîte » de la carte Arrivée. C'est habituellement le début d'une euphorie qui va croissant jusqu'à l'arrivée. Ce n'est pas le cas aujourd'hui, car il nous reste encore plus de 40 km qui vont être de plus en plus douloureux. Nos fessiers sont en train de « jeter l'éponge », comme en témoignent nos « coups de danseuses » de plus en plus fréquents, et il devient de plus en plus difficile et douloureux de les remettre en selle.

Hazebrouck est une bourgade très compliquée, malgré sa modeste extension. Si j'avais bien en tête le plan d'Arras, je me paume complètement en cherchant la petite route de Ste-Marie-Cappel. Le plus étonnant est que notre ami André (Dworniczak évidemment, le Bon Samaritain de Dunkerque !) qui partait en vacances vers le midi, avec son épouse Françoise, ait réussi à nous y retrouver ! « *Je savais que vous deviez passer vers cette heure-là, alors au lieu d'aller prendre directement l'autoroute, nous avons décidé de venir à votre rencontre !* » nous dit-il en nous donnant à chacun deux croissants, et sans s'étonner le moins du monde de nous avoir localisé dans le labyrinthe hazebrouckois. Chers André et Françoise ! Nous discutons un bon quart d'heure, déjà insouciant de l'horaire. C'est lui qui nous rappelle à l'ordre.

Malgré les explications d'André et ma vigilance (mais puis-je encore être vigilant ?), je rate la petite route de Ste-Marie et nous nous retrouvons dans les bagnoles sur l'itinéraire principal. J'ai horreur de « rater mon chemin » et je demande à Bernard s'il ne rechignerait pas à faire un surplus de 2 km pour revenir sur le parcours. Bernard ne refuse jamais ce genre de proposition, même quand la selle le brûle.

Nous rejoignons donc la rebelle D53, puis Ste-Marie-Cappel, puis le « col » du Mont Cassel, avant d'attaquer l'interminable et fastidieuse ligne droite vers Wormhout puis Bergues. Le vent n'a pas molli d'un souffle et nous marchons beaucoup plus au moral qu'à la pédale. Nous contournons le centre de Bergues, pour prendre la piste cyclable. Je n'ai plus le courage d'aller chercher une autre voie plus confortable. Car si la piste est assez bonne au début, elle devient franchement impraticable quand on arrive à Capelle-la-Grande et nous devons nous résigner à reprendre la route et à nous mêler au trafic.

Le panneau « Dunkerque » se présente au moment où nous venons de traverser le canal de Bergues. Il est 11h30. Réussite douloureuse mais succès quand même. Brève accolade entre nous. Nous ne sommes pas des expansifs dans nos gestes. Mais Bernard sait bien le rôle essentiel qu'il a tenu dans cette performance et il sait aussi que je le sais.

---

<sup>11</sup> *mon Père, ce Cyclo, qui n'employait pas de gros mots devant moi, appelait toujours « sa selle » ce que d'autres dénomment plus communément « leur cul »*



Il aura fallu cet ultime arrêt à moins de 2 km du Commissariat Central pour que je ressente enfin ce grand bonheur qui m'accompagne toujours à la fin d'une Diagonale. Ce ravissement intime qui rend l'environnement si beau et le monde si intelligent. Ces instants que l'on souhaiterait éternels et qui aujourd'hui ne dureront que le temps d'une simple ligne droite... Dommage !

« *Je vous mets quelle heure ?* » demande le fonctionnaire de police. « *Mais l'heure qu'il est, 11h45* » lui répons-je, pas étonné par cette interrogation surprenante. Il semble que ce soit la mode désormais. Aussi bien à Menton qu'ici à Dunkerque.

Est-ce paresse de consulter l'horloge ? Ou bien... ou bien, certains de nos collègues ne tricheraient-ils pas quelque peu, avec la complicité de l'autorité policière ? Ce qui n'est pas invraisemblable, même si c'est complètement idiot. Un diagonaliste qui triche ne trompe que lui-même et se charge la conscience bien inutilement.

Cette formalité étant accomplie, nous remontons à cheval pour gagner - en danseuse, car la douleur est encore plus insupportable maintenant que notre objectif est atteint - le bord de mer à Malo-les-Bains. Le décor est celui que nous connaissons déjà : d'un côté des terrasses de restaurants au « touche à touche », de l'autre une vaste plage de sable fin soulevé en nuages sous les rafales de vent et une mer démontée. Le premier établissement est le bon. Nous cadenassons nos vélos contre la vitre et nous nous précipitons à l'intérieur, car notre envie est fort grande :

**« Garçon, deux moules marinières avec des frites et deux pressions, s'il vous plaît ! »**

Notre Diagonale est finie et j'informe Bernard que je ne suis pas en état, physique en général et fessier en particulier, de repartir vers Hendaye. Quelques heures plus tard, son propre « mal à la selle » et les prévisions météo - une dépression en provenance du sud-ouest est annoncée pour le surlendemain - l'incitent à me suivre dans le report de notre projet au printemps prochain.

L'après-midi sera surtout consacré à une longue sieste dans notre chambre de l'hôtel Memphis<sup>12</sup> et à l'organisation de notre retour à Beaune par TGV pour nous le lendemain et par le service « Bagages » pour nos randonneuses<sup>13</sup>.

En soirée, nous dînons à Coudekerque-Branche chez nos amis Loire. Jean-Claude est passé nous chercher à l'hôtel à 7 heures et nous ramène peu après 21 heures avant que nous ne tombions endormis « debout », après une fort sympathique soirée qui nous permet de savourer la bonne cuisine de Madame, d'apprécier la conversation de Monsieur et de nous amuser des histoires (et devinettes) de Fabien, grand cyclo-randonneur en puissance, comme en témoigne son « Tour du Nord avec papa ».

Ainsi se termina cette Diagonale « vers le septentrion » que la canicule et surtout un méchant blizzard rendirent bien laborieuse. Heureusement, Bernard a été fort dans sa tête comme dans ses jambes. Et moi, j'ai beaucoup usé de ma volonté et de mon expérience de vieux singe, pour garder sa roue et partager ses « Moules/frites ».

**Gilbert JACCON**  
Début octobre 2004

<sup>12</sup> situé 61, bd Alexandre III, cet hôtel situé à proximité de la gare et du commissariat, est une bonne adresse.

<sup>13</sup> elles seront livrées chez Bernard six jours plus tard, en parfait état.